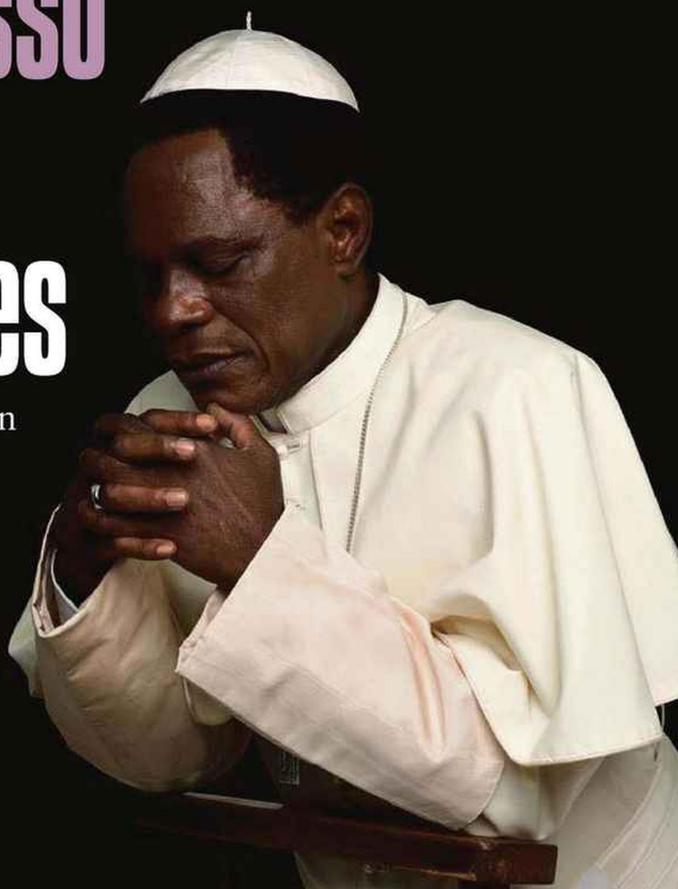


Samuel Fosso une rétro par miracles

Dans une expo inédite, la Maison européenne de la photographie à Paris retrace cinquante ans d'autoportraits de l'artiste aux mille visages, qui a survécu à de nombreuses calamités.



Dans sa série «Black Pope», série de 18 clichés, Fosso mime les attitudes papales. PHOTOS COURTESY JEAN-MARC PATRAS, PARIS

Par
CLÉMENTINE MERCIER

En 1999, une météorite s'abat-
tait sur le pape dans la scul-
pture en cire bouffonne de
Maurizio Cattelan, la *Nona Ora*.
Près de vingt ans plus tard, le pho-
tographe Samuel Fosso fait une ré-
ponse à l'artiste italien en incarnant
un pape noir, en soutane blanche,
lévitant sur une météorite. Dans
«Black Pope», série de 18 photogra-

phies monumentales, Fosso mime
les attitudes papales avec un chape-
let ou une énorme Bible à la main.
Dans ces autoportraits, il pose aussi
son pied sur le caillou extraterres-
tre, férule à la main, tel Saint-Mi-
chel terrassant le dragon, histoire
de montrer la puissance divine et la
possibilité – nécessité – d'un souve-
rain pontife noir. Exposée en 2017
aux Rencontres de Bamako (sur
fonds blancs), la série est visible sur
des fonds noirs d'encre plus solen-

nels, à la Maison européenne de la
photographie à Paris. En lieu et
place de l'exposition qui devait être
consacrée à la Sud-Africaine Zanele
Muholi reportée à cause du Covid,
la rétrospective de Samuel Fosso
clôt cinquante ans d'autoportraits
par ces tirages monumentaux que
l'on prend en pleine figure dans les
salles parquetées de la MEP.
«J'ai fait ce rêve qu'il y ait un jour un
pape noir. Pourquoi il n'y a pas de
pape noir?» peste Samuel Fosso de sa

grosse voix en paraphrasant Martin
Luther King lors d'un entretien à
l'ouverture de son expo. *Peut-être
qu'un jour il y en aura un. Vous me
demandez si je suis un comédien, un
homme de théâtre? Est-ce que j'en ai
l'air? Sur les photos, c'est à la fois
moi et pas moi*, cingle le photogra-
phe, volontairement énigmatique.
Si Samuel Fosso enfle facilement le
costume papal, il ne plaisante pas
avec la religion. Et croit au miracle.
En particulier celui de sa propre

existence. Fondateur de son studio
photo à 13 ans en République cen-
trafricaine, célèbre pour ses auto-
portraits d'archétypes et de perso-
nages célèbres, chouchouté par
Libération, Fosso est aujourd'hui
un monstre sacré de la photogra-
phie africaine comme le déploie
sa monographie chez Steidl (*Auto-
portrait. Samuel Fosso*). Mais qui est
donc ce caméléon aux mille visages,
né en 1962 au Cameroun et décou-
vert en 1994 aux premières Rencon-

CULTURE

tres de Bamako ? Et que dit de l'artiste cette rétrospective qu'on ne connaît pas déjà ? Samuel Fosso est peut-être le diable. Dans ses dernières séries, le photographe prend pour thème la religion. A la fois représentant noir de dieu dans «Black Pope», il est aussi la Bête de l'Apocalypse, rien que ça, avec sa série 666 : prenant pour titre le nombre du Malin – mais aussi de l'imperfection humaine – cette œuvre contient 666 autoportraits au Polaroid grand format de son visage. En gros plan, le photographe, sans ses lunettes, est tour à tour rêveur, souriant, pensif, triste, désabusé, grognon, impassible, mécontent... Dans ces photographies répétitives, qui tentent de saisir la palette des émotions humaines, Fosso tombe le masque devant l'objectif, comme il l'avait fait pour *Mémoire d'un ami*, un ensemble de photographies où il est nu comme un ver sur un lit.

«UN TRUC QUI NE MARCHAIT PAS»

«Bien sûr que c'est moi, vous voulez que ce soit qui ? C'est mon âme que Dieu a créée. Je voulais me rendre moi-même au créateur. Je suis né nu et je partirai nu, même si on m'habille pour me mettre dans le cercueil. De toute façon, tout cela va pourrir, même les vêtements vont pourrir.» A 59 ans, l'artiste ne compte plus les cataclysmes auxquels il a survécu, en Afrique et ailleurs : «On n'avait rien à manger, on mangeait dans les poubelles, on dormait par terre, on n'avait pas de logement. Avec ma grand-mère, on nous a chassés de partout», raconte le photographe à propos de la guerre séparatiste du Biafra, qui a fait plus d'un million de morts de 1967 à 1970.

Samuel Fosso, élevé dans une famille Igbo, ethnique au centre du conflit, a survécu à la famine. «J'ai traversé la guerre qui me suit partout, la paralysie quand j'étais bébé et tant de souffrances.» Il se voit comme un miraculé. «Les attentats de 2015 sont passés à côté de moi. J'étais aussi à Bombay au moment des explosions. En 2018, j'étais à la Réunion lors de l'éruption du volcan. J'ai traversé tous ces obstacles dans ma vie et je suis toujours vivant, grâce à Dieu», raconte le photographe, croyant, dont une partie de la famille est témoin de Jéhovah.

Outre les photographies récentes, ses iconiques autoportraits au Studio national (le magasin de photo qu'il crée à Bangui dans les années 70), sa célèbre série pour les 50 ans de la marque Tati, «African Spirits» (travail sur les figures de l'émancipation noire qu'il présente exprès sans légende, révélant la



Extrait de la série «Mémoire d'un ami», en 2000.

méconnaissance sur la communauté africaine), la MEP montre sous vitrine des petits trésors vintage, moins connus. Par exemple, un autoportrait en kimono en noir et blanc, un autoportrait à la jambe plâtrée et un rare autoportrait en slip moulant et claquettes de toute beauté, en couleur. De ses premières années qui l'ont mené si jeune à la photographie, Samuel Fosso raconte ceci : «Si je suis devenu photographe c'est pour retrouver ce qui me manquait, pour devenir comme les autres.»

«Je ne peux pas me connaître. Je n'ai pas de photo de ma mère. Ma sœur a déchiré une photo d'elle pour qu'on ne la voie plus. C'était la guerre.»

Samuel Fosso photographe

Au Cameroun, il est né paralysé et n'a pas été photographié comme les autres bébés. «Ce qui m'a fait devenir photographe en Afrique, c'est que ma mère n'a pas pu faire de photos de moi parce qu'on se moquait d'elle. Elle avait mis au monde un macaque, un truc qui ne marchait pas.» Il poursuit son histoire. Bébé, il est confié à sa grand-mère qu'il prend pour sa mère et à son grand-père «guérisseur» qui soigne son infirmité. Un jour, sa mère souffrante, qu'il ne connaît donc pas, rend visite à sa grand-mère avant de mou-

rir. «J'ai chassé cette femme de ma maison à coups de bâton. Elle m'a implorée et je l'ai menacée. Personne ne m'avait dit que c'était ma mère. Et elle est morte.» Aujourd'hui, il pleure cette méprise et le fait de ne lui avoir rien témoigné. «Je ne peux pas me connaître. Je n'ai pas de photos de ma mère. Ma sœur a déchiré une photo d'elle pour qu'on ne la voie plus, pour pas que l'on ait de soucis. C'était la guerre.»

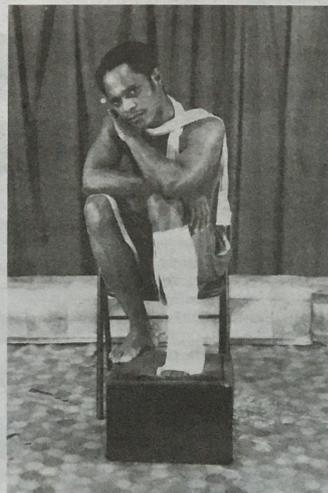
FOSSO LE BEAU GOSSE, FOSSO LE SOLDAT

S'il inscrit ses clichés dans un processus de conscientisation collective avec «African Spirits» et «Allonzenfants» (série sur les soldats des colonies françaises), le photographe se défend de faire de la politique : «Ne me parle jamais de la politique, je n'aime pas la politique !» Il y a une sorte de miracle à voir tous ces alter egos se déployer comme un tourbillon aux murs de la Maison européenne de la photographie : Fosso le beau gosse, Fosso le soldat, Fosso la bourgeoise. «Au début, j'aimais être beau, je considérais la photographie comme quelque chose d'élégant, ceux qui venaient au studio s'habillaient», dit-il à propos de ses premiers autoportraits qu'il prend pour terminer les pellicules. Samuel Fosso a ainsi comblé la quête de ses origines et l'image dépréciée de soi en hydre aux mille visages. La photographie, un art de la survie. ◆

SAMUEL FOSSO à la Maison européenne de la photographie, 75004 Paris. Jusqu'au 13 mars.



Autoportrait rare exposé à la MEP.



Autoportrait avec plâtre, vers 1994.



Archive du studio photo à Bangui.